

Le super-8 a-t-il une âme ?

Super 8 + Vidéo



L'affiche du 8e Festival international du film super-8 et de la vidéo du Québec.

MARCEL JEAN

ON DÉSIGNE généralement les différents supports cinématographiques par la largeur de la pellicule : 8, 16, 35 et 70 mm. C'est donc dire que c'est le format (ou, si vous voulez, le corps) de la pellicule qui sert à la désigner. Mais ces formats ne diffèrent-ils qu'en largeur, ou leur différence s'inscrit-elle plus en profondeur ? La disparition d'un format au profit d'un autre (ou au profit de la vidéo) se limite-t-elle à des considérations techniques ou — au contraire — a-t-elle des répercussions qui atteignent l'esthétique ?

En consultant le programme du 8e Festival international du super-8 et de la vidéo du Québec, on est tout de suite frappé par une chose : la vidéo fait maintenant son entrée dans un festival traditionnellement réservé à un format bien particulier. Une entrée qui, d'ailleurs, se fait en grandes pompes puisque la vidéo occupe déjà près de 40 % de la programmation.

Une telle pénétration, dès la première année, ne peut que laisser songeur. Qu'arrive-t-il au super-8, format qui est, depuis longtemps, associé au cinéma d'amateurs, au cinéma fait en toute liberté, au cinéma qu'on tourne dans les écoles, au cinéma des jeunes, des pauvres et des expérimentateurs ? La question se pose d'autant plus que Jean Hamel, directeur du festival du super-8 depuis déjà deux ans, ne cache pas sa volonté de voir son festival se transformer pour devenir celui du « jeune cinéma », quel que soit le format dans lequel ce cinéma est amené à exister.

« On nous a associés au format super-8, affirme Jean Hamel, alors qu'on voulait être le lieu de diffusion de la jeune relève (il faut parler de « jeune relève » parce que le terme « relève » désigne généralement des cinéastes comme Yves Simoneau). Dans la mesure où le super-8 demeurerait le format de pro-

Suite à la page B-7

Le super-8 a-t-il une âme ?

Suite de la page B-1

duction qui allait de soi, on s'en tenait à lui. Mais la réalité de production n'est plus la même et il nous est maintenant impossible de laisser de côté le travail de plusieurs jeunes cinéastes qui travaillent en vidéo ou avec d'autres formats.»

On lit clairement, dans ces propos, que le super-8 est en régression et qu'il accuse mal la compétition avec la vidéo domestique. Rencontres lors de l'ouverture du festival, cette semaine, deux professeurs de collège le confirment. Pour eux, enseigner le cinéma avec de l'équipement super-8 devient de plus en plus difficile. « Nous sommes à la merci des gens de Kodak et des services qu'ils offrent. Ce n'est un secret pour personne qu'il est de plus en plus difficile d'avoir du service, de faire réparer une caméra super-8 ou quoi que ce soit qui se rapporte à ce format. Les compagnies ont fait le pari de la vidéo. Récemment, Kodak a pris la décision de fermer un laboratoire de développement à Montréal, de sorte qu'il faut envoyer la pellicule Kodachrome à San Francisco pour la faire développer. Ce qui veut dire des délais de cinq à six semaines au lieu des anciens délais qui étaient d'une semaine. À l'intérieur d'une session scolaire qui dure quatre mois, il est clair qu'on ne peut pas s'accommoder de ce changement. Nous sommes donc réduits à travailler avec de l'Ektachrome, une pellicule au rendement de beaucoup inférieur. »

Résultat des difficultés sans cesse grandissantes à avoir des services, plusieurs cégeps se convertissent à la vidéo. Mais comment enseigner le cinéma avec de l'équipement vidéo ? Autant expliquer la physiologie de l'homme à des étudiants de médecine à partir de croquis de lézards. Comment expliquer les notions de synchronisation, de montage, de profondeur de champ, etc. ? Avec de l'équipement vidéo, on enseigne l'esthétique de la vidéo et non celle du cinéma. « Mais on se bat contre l'industrie et on ne pourra pas tenir le coup bien longtemps », ajoute un professeur qui croit dur comme fer que,

de la façon dont ça se passe, il n'y aura plus de super-8 dans les cégeps d'ici trois ou quatre ans.

Denis Laplante est l'un des meilleurs jeunes cinéastes québécois qui travaillent en super-8. Son plus récent film, *Un trou au coeur*, de-



vait ouvrir le festival mais il n'était pas prêt à temps. Je lui ai demandé ce qu'il pensait de l'avenir du super-8. « Mondialement, le super-8 est en très mauvaise position. Les politiques de Kodak ont des retombées pratiquement partout. C'est dommage parce que maintenant ce format est techniquement à son apogée. Dans certains pays du tiers monde, on commence vraiment à réaliser les possibilités du super-8 et, au même moment, les portes se ferment. »

De 10 à 50 fois moins cher que le 16mm ou le 35mm, le super-8 est le format rêvé pour le document d'intervention réalisé en terrain hasardeux. Louis Marion a travaillé sur *Toucher l'espoir*, un film réalisé au Nicaragua par Marie-Claude Larouche. « Si on a choisi de travailler en super-8, c'est d'abord une question de prix et de maniabilité. Nous n'avions pas beaucoup d'argent et nous ne voulions pas nous retrouver au Nicaragua avec de l'équipement lourd. Mais aussi, du côté

du son, le super-8 permettait une bien meilleure qualité que ce que nous aurions pu obtenir en vidéo. »

Mais travailler en super-8 dans les pays du tiers monde semble encore plus difficile qu'ici. Sylvain Bernier, cinéaste qui est dans les parages de l'Association pour le jeune cinéma québécois (l'APJQC, qui organise le festival super-8) depuis un bon moment, parle du cas du Brésil : « Un gars comme Carlos Porto de Andrade faisait des films super-8 très intéressants. Mais, maintenant, lui et ceux qui l'entourent sont obligés de travailler en vidéo puisque, à cause des problèmes de devises, importer des cassettes de pellicule super-8 est devenu illégal. »

Sans être alarmiste, disons que l'avenir n'est pas rose pour le super-8. Tous s'accordent à le dire. Les législations obligeant les entreprises comme Kodak à offrir un minimum de services pendant de nombreuses années après la mise en marché d'un type de caméra, on peut tout de même croire que le format survivra encore longtemps. Il survivra probablement comme le fait un format aujourd'hui méconnu : le 9.5 mm. De nos jours, seulement quelques mordus, répartis un peu partout dans le monde, travaillent en 9.5 mm. Ils ont leurs associations, leurs festivals et s'encouragent mutuellement à continuer en constatant qu'à chaque année ils sont plus vieux (et moins nombreux) que l'année précédente.

C'est, cependant, du côté de la problématique super-8/vidéo qu'il faut se questionner, car on mesure encore mal les retombées esthétiques d'un passage généralisé, chez les cinéastes en herbe, de la pellicule photographique à la bande magnétique. S'il fallait que les cégeps emboîtent tous le pas et passent à la vidéo, on serait en droit de se demander qui favorisera l'apprentissage du cinéma. C'est par la base, c'est-à-dire par l'enseignement et l'apprentissage, que la vidéo prendra ou ne prendra pas le pas sur le cinéma. Le super-8 a une âme, cela ne semble faire aucun doute. Reste à savoir si cette âme lui survivra, une fois le corps réduit en poussières.

— Marcel Jean